

Jean-Michel Wissmer, *La Poupée Katchina. Une Genevoise en Amérique (1949-1950)*, Genève, Slatkine, 2008

Né à Genève en 1956, l'auteur a emboîté le pas de ces Genevois épris de curiosité pour le monde. Séjour dans le Londres cosmopolite, études de Lettres à la Sorbonne, thèse de doctorat en espagnol sur Sœur Juana Inès de la Cruz, cette Jeanne d'Arc mexicaine, thèse qui donna un ouvrage salué par la critique¹. Depuis lors, l'auteur, voyageur passionné, a écrit un livre d'expériences mexicaines², et a poursuivi des périples le menant généralement dans des pays chauds, à l'instar d'un Alexandre de Humboldt, qui l'a toujours inspiré.

La Poupée Katchina est un des rares livres contemporains dont j'ai terminé la lecture ce trimestre. C'est un livre sincère, courageux, un livre qui débute avec une description décapante de ce qu'est devenu le Collège où l'auteur a enseigné. En remuant des cartons dans la maison parentale, il tombe sur une liasse de lettres d'Amérique de sa mère défunte. En 1949, elle a 24 ans et décide de suivre son mari qui va poursuivre sa carrière dans des hôpitaux de New York et de Boston. C'est cette année américaine, non pas vue en étudiante comme dans de nombreux autres récits, mais embrassée par une jeune femme mariée qui s'émancipe au contact de l'Amérique, qui est dépeinte. La plume est pudique et délicate, toujours acérée. Le périple emmène l'auteur à son tour dans l'Amérique du présent, sur les traces de la mère aimée. Fascinant aller et retour de la mémoire, d'une géographie décrite par touches, peinture impressionniste à la Signac, peintre dont les parents s'enorgueillissaient de posséder une toile (on apprend à la fin du livre que ces toiles étaient de « faux vrais »).

C'est un New York sans complaisance qui ressort, avec l'aventure promise au coin d'un rendez-vous avec un étudiant qui cherche à apprendre le français, un New York dont le quartier d'habitation des parents, bâti à côté d'une usine d'incinération, est féroce ment pollué : « Une pluie de suie entre dans l'appartement. Nos cheveux ne restent pas longtemps propres » se plaint sa mère dans l'une de ses premières lettres (p. 25). Pourtant, la vie sociale, les grands magasins, les spectacles, l'électricité dans l'air, retiennent la mère de rentrer. Les parents iront faire le grand tour qui les mènera à Santa Fe, au Nouveau-Mexique, en

passant par le Grand Canyon, Santa Barbara et San Francisco dont les tramways rappellent à Line ceux de Genève. Lieux connus certes, destin commun à la bourgeoisie éduquée, mais c'est précisément là où l'auteur excelle, dans cet art de décrire la vie d'une « femme sans qualité », qui n'a rien « fait » d'extraordinaire, ne s'est engagée dans aucun parti révolutionnaire, n'a mené aucun combat féministe ou d'avant-garde, mais qui vit en se laissant porter tout en s'interrogeant. Rien de plus difficile que de capter l'attention du lecteur dans ces situations apparemment banales ; c'est là que Jean-Michel Wissmer excelle, opère sur la lame du rasoir. Il parvient à donner une résonance à ces presque rien de la vie quotidienne, il crée une tension en filigrane du récit, en décrivant - refrain obsédant - ses constants allers et retours chez l'éditrice à qui il apporte son manuscrit fraîchement écrit. Editrice à la figure recomposée (l'auteur en a connu plusieurs), imbue de son pouvoir, et qui fait preuve d'une certaine muflerie. Là aussi, l'auteur transfigure le quotidien pour le rendre plus prégnant. Mystérieuse apparaît l'origine de la poupée Katchina que la mère a probablement rapportée de Santa Fe.

C'est donc un récit de voyage entre la réalité et le mythe, dans une Amérique d'après-guerre que le cinéma a souvent idéalisée mais qui avait aussi ses problèmes, une Amérique qui apparaît non pas comme une terre exotique mais une terre de la nouveauté aux yeux d'une Européenne qui n'avait pas encore voyagé. C'est aussi une expérience personnelle qui est contée mais qui concerne des dizaines de milliers de femmes, donc de portée universelle, – le mari toujours pressé, tel sera le futur père – un hommage touchant aux parents, dont la vie devient un peu plus compréhensible, qui s'éclaire par touches de lumière, à travers la forêt des relations filiales.

Bertrand Lévy, Université de Genève

¹ Cf. Frédéric Tinguely, « Comment l'Eglise a sacrifié le talent d'une religieuse », *Le Temps*, 3.2.2001, à propos de Jean-Michel Wissmer, *La religieuse mexicaine : Sor Juana Inès de la Cruz, ou le scandale de l'écriture*, Genève, Metropolis, 2000.

² *Emmenez-moi à l'Ange ! Un journal mexicain*, Paris, Bartillat, 2006.